

# Laurent Sauvage, un «Père» en manques

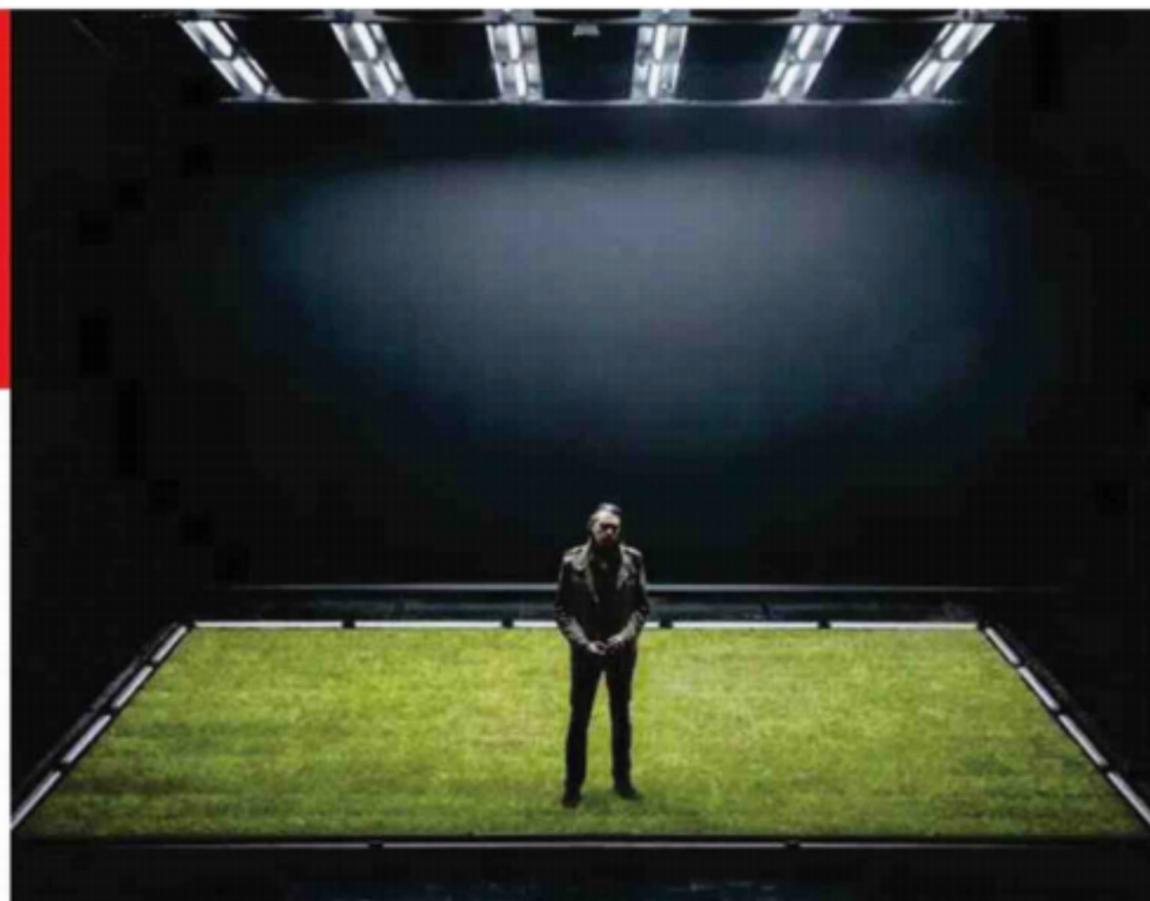
**Sobre et intense en agriculteur ruiné, le comédien excelle dans la pièce mise en scène par Julien Gosselin et adaptée du roman de Stéphanie Chaillou.**

C'est une obscurité d'autant plus rare dans une salle de spectacle, donc un lieu public, qu'elle se révèle totalement impénétrable. Jusqu'à tricher, pour la bonne cause artistique en déduit-on, avec les consignes de sécurité obligeant à indiquer au moins les issues de secours. Inexistantes, de par le fait. Comme si la scène n'était plus qu'un catafalque ayant englouti celles et ceux qui auraient eu l'imprudence ou la témérité de s'y aventurer. Plusieurs minutes durant, rien d'autre n'émane de cette fascinante opacité que la voix nue d'un homme qui troue les ténèbres. Dans une langue simple, d'autant plus

tranchante que dénuée de circonlocutions, le quidam raconte sa descente aux enfers. Petit paysan, il a senti la terre se dérober sous ses pieds le jour où, crucifié par les dettes et victime collatérale de la politique agricole commune, il n'a plus été en mesure de subvenir à ses besoins, même modestes. Sentiment d'humiliation, d'injustice, de colère, d'impuissance... «*Vous continuez de vous débattre et d'avoir mal*»... «*Je voudrais que mes enfants ne comprennent pas de quoi je parle*»... Lui, le chargé de famille besogneux, biberonné aux valeurs judéo-chrétiennes («*Dieu, honnêteté, travail*»), n'a plus rien. N'est plus rien. Et le dit, sans chercher l'esclandre, avec ce qui lui reste de digne lucidité pour ne pas sombrer dans l'exhibitionnisme geignard.

**Lamento.** Long monologue à la première personne, le texte provient de *l'Homme incertain*, premier roman de Stéphanie Chaillou – ont

suivi depuis *Alice ou le Choix des armes* et *le Bruit du monde*. Tombé dessus par hasard et aussitôt happé, Julien Gosselin décide d'en faire une adaptation théâtrale, quelques mois seulement après la parution du roman, début 2015. Celle-ci, créée au Théâtre national de Toulouse, ne sera jouée qu'une douzaine de fois. Puis laissée de côté par le metteur en scène, accaparé par la virtuosité de projets surdimensionnés qui le portent au pinnacle, des onze heures du 2666 de Roberto Bolaño, aux neuf heures de *Joueurs*, *Mao II* et *les Noms*, de Don DeLillo, présentées au dernier Festival d'Avignon. Autant dire que les amateurs de fresques pourront s'étonner de cette «petite» heure solo, que Gosselin ne traite pourtant pas avec désinvolture: lumières minutieuses – de la lueur spectrale révélant la silhouette du mort-vivant dont on n'entendait que le lamento, au clignotement des tubes de néon scandant



Laurent Sauvage incarne les mots d'un paysan accablé de dettes. SIMON GOSSELIN

plus tard l'hallali –, bande-son post-rock (signée Guillaume Bachelé) à plein régime, mots projetés en fond de scène, plateau ramené à un carré de verdure peu ou prou aux dimensions d'un ring.

«**Détonateur**». Et puis il y a Laurent Sauvage, judicieusement sobre, que l'on découvre pour la première fois seul face au public. Non qu'il s'agisse d'un néophyte, au contraire. Mais l'habitude veut qu'on voie toujours celui qui voulait «*d'abord être acteur sans savoir pourquoi, ni même ce qu'était le théâtre*», au côté de Stanislas Nordey, le frère d'armes, «*détonateur*» avec lequel il a déjà collaboré une trentaine de fois

et à qui il estime tout devoir ou presque (ainsi qu'à sa mère, Véronique Nordey). Bluffé par le talent précoce de Julien Gosselin, encore inconnu, Stanislas Nordey avait parlé de lui à son comparse. Quelque temps plus tard, les deux hommes se croisent et s'entendent sur le principe d'une collaboration. Gosselin a déjà décollé dans l'entrefaite avec *les Particules élémentaires*. Mais l'idée fait son chemin. «*A l'inverse de Stanislas, à qui la forme n'importe pas en premier lieu, Julien construit les choses techniquement en amont et a une vision précise du spectacle, observe le comédien. Mais l'un comme l'autre rassurent, accordent leur confiance et privilégient une grande li-*

*berté dans le jeu. Le premier jour, Julien a ainsi planté le décor: "Va au plateau et dis les choses comme tu les sens." Puis nous avons procédé aux ajustements*».

Trois ans plus tard, Laurent Sauvage assure retrouver avec délectation ce *Père* qui, «*haine, rejet et rêves mêlés*», résume selon lui «*rien moins que nos vies, puisque nous sommes tous passés par là*».

**GILLES RENAULT**

**LE PÈRE** de STÉPHANIE CHAILLOU m.s. Julien Gosselin. MC93 Bobigny, dans le cadre du festival d'Automne à Paris.

Jusqu'au 29 septembre. Rens. : [www.mc93.com](http://www.mc93.com) Puis les 22 et 23 novembre à Vandœuvre-lès-Nancy (54).

# La scène hurlante de Julien Gosselin

A Bobigny, « Le Père » conte la dégringolade d'un agriculteur ruiné

## THÉÂTRE

Dans le noir absolu, la voix du comédien Laurent Sauvage s'élève. On ne voit rien. Ni l'acteur, ni la scène, ni même son voisin spectateur. Ce spectacle, mis en scène par Julien Gosselin, commence par une épure que ne renierait pas Claude Régy, maître inégalé des obscurités au théâtre. Les paroles, que rien ne parasite, nous parviennent limpides, explicites et concrètes. L'homme qui s'exprime est un agriculteur tombé de toute sa hauteur, vaincu par l'ingratitude d'une terre pas assez performante pour résister aux injonctions européennes décidées par la Politique agricole commune (PAC). Ses récoltes sont minables, il est ruiné, les huissiers ont frappé à sa porte, il a dû vendre sa ferme. La descente aux enfers commence et avec elle la chute de l'homme dans le précipice du doute, de la colère et de l'humiliation. Un beau sujet pour le théâtre que cette figure de paysan broyé par le productivisme. Un sujet trop rarement traité qui plonge pourtant au cœur d'une dépersonnalisation exécutée à marche forcée.

### Dégringolade vertigineuse

Julien Gosselin, apparu au public en 2013 avec sa mise en scène éclatante des *Particules élémentaires*, d'après le roman de Michel Houellebecq, était jusqu'ici un habitué des très longs formats. Des

heures de représentation, de la vidéo et des plongées en apnée dans de vastes romans (celui de Don DeLillo étant, au Festival d'Avignon 2018, le dernier en date). Mais voici qu'il adapte en une heure le premier roman de Stéphanie Chaillou, *L'Homme incertain* (Alma éd., 2015), et accède, par son entremise, à une seconde identité. Il devient *Le Père*, ce qui, au passage, en dit beaucoup sur la nature de ce que l'on entend.

L'homme qui parle n'a plus rien en lui de vivant. Sa dégringolade est vertigineuse. Il la décrit, la commente, met dessus des mots simples. Neutralité du vocabulaire, grammaire réduite à l'essentiel, un constat plat et sec. Mais nous sommes chez Julien Gosselin. Alors si Laurent Sauvage dompte son phrasé, de prenantes envolées déferlent par vagues successives. Elles sont portées par une musique pulsatile et dopées par une lumière grimpanche qui révèle le brouillard dans lequel est piégée la silhouette du comédien.

Julien Gosselin ne signe pas un spectacle de théâtre. Comme le ferait l'artiste italien Romeo Castellucci, il organise, autour d'une course des mots intensifiée par d'irrépressibles montées en puissance, un dispositif plastique, visuel, sonore et organique. Il fait de la scène une gueule ouverte, une bouche béante, qui parle seule et se passe du corps de l'acteur. La preuve ? La plus belle séquence est ce moment hallucinant

où, dans le noir total, s'inscrivent à toute allure sur une paroi sombre les paroles magnifiques des enfants.

### Retour au théâtre nu

A cet instant, le comédien s'est absenté. Ne reste que le plateau triomphant, hors sol, suspendu dans les airs. Il s'élève. Sous lui, des néons s'éteignent puis s'allument. La scène hurle sans qu'aucun vivant l'habite. Le théâtre a expulsé l'humain, comme la terre a éjecté le paysan. C'est effrayant. Mais magistral. Et c'est pourquoi la fin de la représentation dans sa phase finale déçoit.

Retour au théâtre nu, élémentaire, basique. Laurent Sauvage revient et monologue sobrement, debout sur une pelouse verte. Dans la lueur grisâtre, tout s'étiolle. Le propos, la tension, la nécessité même du spectacle. L'agriculteur a trouvé la paix. Bien. Sauf que l'on préfère à ces armes tardivement déposées au pied d'un sage et conventionnel théâtre la guerre plastique, visuelle, sonore et organique que Julien Gosselin lui livre avec panache. Parce qu'alors il le propulse au XXI<sup>e</sup> siècle. Et ce faisant, le ressuscite et le crucifie en même temps. ■

JOËLLE GAYOT

.....  
*Le Père*. Adapté et mis en scène par Julien Gosselin, avec Laurent Sauvage. MC93 Bobigny. Festival d'automne. Jusqu'au 29 septembre.

## Culture & Savoirs

FESTIVAL D'AUTOMNE

# Autopsie d'un désespoir

Laurent Sauvage, magistral  
dans la peau d'un paysan  
aux abois portraituré  
par Stéphanie Chaillou.

**N**oir complet. On entend seulement sa voix. Un timbre unique. Velouté et chaud mais comme zébré par la tristesse. La voix enveloppe les mots, un à un, ils prennent alors une densité particulière. On est rivé à cette incantation qui troue l'obscurité. Au bout d'un long moment, hors du temps, depuis les chaloupés et les ressacs de la voix, commence à surgir l'esquisse d'une silhouette. D'abord son dessin, sa fragilité, son épaisseur. Comme une photographie argentine révélée peu à peu. Et Laurent Sauvage paraît.

Julien Gosselin dit qu'il a adapté et mis en scène *le Père* d'après *l'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou pour Laurent Sauvage. Qu'il n'aurait fait la pièce avec personne d'autre. C'est une évidence. Il a été percuté par ce texte « *parce qu'il donne à entendre une voix que l'on n'entend jamais. Pas seulement parce qu'elle est celle d'un rejeté de la société, non, mais parce que c'est une voix pure de tristesse* ». Ici, c'est celle d'un agriculteur dont l'existence tout à coup bascule, après la faillite de son exploitation. Confronté à la dépossession et à l'échec, à l'humiliation, au regard des autres qui renvoient que l'on n'est plus rien. Et comment préserver l'amour de sa femme, de ses enfants ? Comment les protéger contre cette vague de destruction. Alors le père dissèque l'injustice et ce qu'elle produit de colère et de haine. Il ausculte cet

état de désespoir sauvage qui pourrait l'amener à commettre l'irréparable à sombrer dans la violence absolue. Jusqu'au meurtre. Si ici le père est agriculteur, il pourrait aussi bien être un fils, un frère, un camarade, un ouvrier, un marin pêcheur, un habitant des quartiers populaires... un être brutalement rejeté du côté de ceux qui n'ont plus rien et ne sont plus rien dans le regard des autres. Laurent Sauvage porte ici ce texte à sa plus haute brûlure. Poète autant qu'acteur incandescent, il laisse les mots le traverser et nous traverser. C'est d'une beauté totale. Dans un dispositif scénique magistral où la création musicale (Guillaume Bachelé) et sonore (Julien Feryn) sculpte le bruissement du silence et l'acoustique des instruments déchaînés jusqu'au dérangement du spectateur. Une scénographie qui dessine plastiquement une terre dévastée, l'herbe d'un jardin, l'abstraction des sentiments. Très belle utilisation de la vidéo (Pierre Martin) pour faire lire et entendre d'autres bribes du roman, notamment la voix et les souvenirs des enfants. De la lumière (Nicolas Joubert), comme une caresse pour suivre Laurent Sauvage dans la traversée de toutes ses émotions.

**MARINA DA SILVA**

Jusqu'au 29 septembre, **MC 93**, 93000 Bobigny.  
Tél. : 01 41 60 72 72.

# FESTIVAL D'AUTOMNE

## Et en Ile-de-France



### **6. MC93, Bobigny Théâtre**

**Julien Gosselin**, *Le Père*, d'après  
*L'Homme incertain*, de Stéphanie  
Chaillou. Du 13 au 29 septembre.

**Ahmed El Attar**, *Mama*.

Du 11 au 14 octobre.

**Silvia Costa**, *Dans le pays d'hiver*.

Du 9 au 24 novembre.

**Anne Teresa De Keersmaeker**,

*Ictus*, *Vortex Temporum*.

Du 22 au 24 novembre.

**Sylvain Creuzevault**, *Les Tourmen-*  
*tes*. Du 12 au 22 décembre.



Un père tourmenté (Laurent Sauvage).

**LE PÈRE**  
THÉÂTRE  
STÉPHANIE CHAILLOU

**T** Le noir complet et un homme qui tire le fil des mots. Il était jeune à la campagne, a voulu accomplir son rêve (posséder une ferme), a tout perdu. Il dit avec des phrases banales sa solitude, ses tentatives pour sortir sa famille de l'exclusion. Dans cette voix sans corps, on reconnaît l'acteur Laurent Sauvage, un peu à la peine, au début, en ce soir de première.

Du premier récit de la romancière Stéphanie Chaillou (*L'Homme incertain*, 2015), le metteur en scène Julien Gosse-  
lin a pourtant voulu faire un spectacle choc. Quand le texte insiste sur l'échec, il met le paquet. La musique sature soudain nos oreilles, et la lumière – revenue entre-temps – nous aveugle. Pas sûr que notre ressenti en soit renforcé... C'est même plutôt l'inverse, car ces effets grandiloquents ne sont pas ici portés par le souffle des grandes sagas théâtrales auxquelles Gosse-  
lin nous avait habitués. Il a imaginé cette performance au moment où il commençait les répétitions de 2666, d'après Roberto Bolaño. C'est d'ailleurs la transcription des mots sur l'écran, pierre de touche de 2666 et procédé typique de son style désormais, qui se révèle ici d'une grande force. Impact paradoxal puisque les enfants du « père », dont les paroles s'affichent, ne sont pas représentés sur scène. Sans être incarnés, ils existent et nous touchent. Des sensations saisies à la volée, au fil d'étés insouciantes ou d'hivers tempétueux... quand le malheur des adultes passait encore au-dessus de leurs petites têtes. — E.B.  
| 1h15 | Jusqu'au 29 sept., Bobigny (93),  
tél. : 01 41 60 72 72 ; les 22 et 23 nov.,  
Vandœuvre-lès-Nancy (54).

## Le Père ★★☆☆

Adapté de *L'Homme incertain*, un texte saisissant de Stéphanie Chaillou, dont le narrateur est un paysan ruiné confronté à son désespoir et au regard des autres, ce monologue permet à Julien Gosselin, metteur en scène précoce acclamé pour ses spectacles-fleuves (*Les Particules élémentaires*, *2666*, *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*), de s'attaquer à une plus petite forme. Nous voici concentrés sur un espace poétique intimiste où la lumière n'est qu'une option qui se fait désirer. Le dispositif, avec Laurent Sauvage seul en scène tout à son texte, fait penser au vénérable Claude Regy quand du noir absolu émerge la parole infiniment triste de l'homme humilié lucide dans son brouillard, son cauchemar.

Gosselin habille ces ténèbres de sons tour à tour grinçants, écrasants et crispants, très précis. Ils produisent leur petit effet sans qu'on soit convaincu de leur absolue nécessité. Une chose est sûre, l'angoisse absolue dans laquelle la société libérale met des hommes KO est ici éclairée comme il se doit, de façon lugubre et prégnante. **A.L.C.**

**MC93 à Bobigny (Seine-Saint-Denis).**

**Jusqu'au 29 septembre. 1h15.**

**Réserv. : 01 41 60 72 72.**

# LA SATIÉTÉ DU SPECTACLE

Dossier Rentrée scènes

La trilogie du désamour d'Ivo van Hove,  
l'hommage aux soldats africains de Faustin Linyekula,  
les trente-cinq ans de scène de Maguy Marin, les  
envers du désir de Thomas Ostermeier... **SÉLECTION**  
des rendez-vous incontournables de l'automne.

**TEXTE** Fabienne Arvers, Philippe Noisette et Patrick Sourd

## **Julien Gosselin**

Deux angles de vue diamétralement opposés pour entrer dans l'univers théâtral de Julien Gosselin au Festival d'Automne à Paris. Soit le grand angle avec sa trilogie Don DeLillo – *Les Noms, Joueurs, Mao II* –, qui plonge huit heures durant le public dans trois romans de l'auteur américain dont le fil rouge est une réflexion sur le terrorisme. Soit le gros plan avec *Le Père*, un monologue interprété par Laurent Sauvage sur l'histoire d'un agriculteur, adapté de *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou.

**Le Père** Du 13 au 29 septembre à la MC93 Bobigny

**Les Noms, Joueurs, Mao II**  
Du 17 novembre au 22 décembre  
à L'Odéon – Théâtre de l'Europe (Paris VI\*)

## JUSQU'À LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

Réunissant trois romans de Don DeLillo, **JULIEN GOSSELIN** accouche d'un spectacle-monstre de près de dix heures.



**JULIEN GOSSELIN OSE TOUT.** Tout ce qui ne se fait pas. Barrer la scène d'écrans et faire jouer les comédiens derrière. Adapter non pas un, ni deux, mais trois romans de l'auteur américain Don DeLillo. Pousser la patience du spectateur à bout, pendant les dix heures que dure ce spectacle-fleuve. Ça ne le dérange pas. Le jeune prodige de la mise en scène a la passion des grands romans contemporains : *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq en 2014, *2666* de Roberto Bolaño en 2016, *1993* d'Aurélien Bellanger en 2017. Depuis ses débuts, il se forge des outils scéniques en posant des mots sur des images, en transformant la scène en un plateau-studio où se joue de la musique live, pour venir à bout de ces monuments miroirs de notre époque. Et son obsession DeLillo tutoie la démesure pour en capter le sens.

Avec ces trois romans, il ouvre au souffle épique pour retracer la folle histoire du terrorisme des années 1970 à aujourd'hui. C'est l'aventure d'un golden boy retourné par une charmante blonde acoquinée à une bande qui veut faire sauter le New York Stock Exchange (*Joueurs*). Il y a aussi l'écrivain fasciné par le danger du terrorisme et la recherche d'une tension que son écriture n'arrive plus à produire (*Mao II*). Et enfin, nous suivons l'enquête sur cette secte étrange, les *Abecedarians*, qui sacrifient leurs victimes d'après leurs initiales (*Les Noms*). On le sent tout de suite, DeLillo est un auteur qui en appelle au cinéma plus qu'au théâtre. Et Gosselin suit cette intuition cinéphile les yeux fermés. Il filme avec la même densité qu'une série Netflix, lumières blafardes et bousculade de figurants. C'est haletant, captivant, épuisant. Partant d'un mur d'écrans masquant la scène, il dévoile peu à peu la présence de ses comédiens en d'impeccables plans-séquences,

dans le chaos de la ville ou de soirées alcoolisées. Ils sont beaux, virevoltants, souvent drôles, parfois fascinants (mention spéciale à Frédéric Leidgens dans le rôle de l'écrivain qui fait le voyage de Beyrouth). Gosselin fait feu de tous les supports. Il s'empare de références purement cinématographiques comme *La Chinoise* de Jean-Luc Godard, pour en faire un morceau de bravoure pleinement théâtral. D'une conversation pendant une séance photo, il fait une scène de cinéma au magnifique noir et blanc, grave comme la solitude de l'écrivain qui se cache. Le metteur en scène nous replonge aussi, le temps d'une pause-pipi, dans les trances de la secte Moon.

Au fil des heures, le mille-feuille romanesque prend de l'épaisseur, et un souffle fictionnel inédit emporte la salle, effaçant fatigue et ennui. Peu après minuit, dans la violence des sons et des images, se dessine cette vingt-cinquième heure qui est celle des braves, celle des spectateurs sous hypnose, dans la folie d'une performance généralisée ayant mis à nu corps, finance et politique. Avec Gosselin, le terrorisme, c'est du brutal. **Jean-Marc Froissart**

**Joueurs/Mao II/Les Noms** D'après Don DeLillo, adaptation et mise en scène Julien Gosselin, du 17 novembre au 22 décembre (intégrale les samedis et dimanches) à l'Odeon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier, Paris XVII<sup>e</sup>, tél. 01 44 85 40 40, [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

**Le Père** D'après *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou, adaptation, scénographie et mise en scène Julien Gosselin, du 13 au 29 septembre à la MC93 de Bobigny, tél. 01 41 60 72 72, [www.mc93.com](http://www.mc93.com)

**Festival d'Automne à Paris** Tél. 01 53 45 17 17, [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)



## La rentrée des comédiens

PAR CHANTAL BOIRON

Alors que l'été jouait les prolongations et que l'automne s'installait tout doucement, les acteurs, comme les écoliers, faisaient leur rentrée.

### À la MCg3 de Bobigny : Laurent Sauvage dans *Le Père*

Laurent Sauvage est l'un de nos meilleurs acteurs. Il y a sa présence à la fois prégnante et « romanesque ». Il y a sa voix qu'on reconnaît immédiatement, quoi qu'il joue. C'est évident dans *Le Père*, l'adaptation que Julien Gosselin a faite du roman de Stéphanie Chaillou, *L'Homme incertain*, un spectacle présenté à la MCg3 dans le cadre du Festival d'Automne.

Pendant de longues, de très longues minutes, on est dans le noir total et l'on n'entend que la voix du comédien qui nous dit, avec des mots simples et pudiques, des mots concrets, la détresse d'un homme, un paysan, qui a fait faillite et qui basculé avec sa famille dans la pauvreté. Alors qu'il tente de répondre aux questions de ses enfants, et qu'il est lui-même à la recherche de sa vérité, l'homme dit son échec : son endettement, sa dégringolade. Il dit comment, souvent, il était prêt à sombrer, au bord du suicide. Il dit également que ses seuls moments heureux furent ceux de son enfance. Et, sans doute, que la seule certitude qu'il ait encore, maintenant qu'il a vieilli, c'est lorsqu'il se souvient des rêves d'avenir qu'il avait, adolescent.

C'est un drame ordinaire, si banal aujourd'hui, le drame de milliers d'agriculteurs que nous renvoient les images anodines, interchangeable des journaux télévisés. Car, ce que l'on ne voit jamais à la télé, c'est la souffrance intime des gens, qu'il y a derrière les statistiques et les chiffres. Ici, Stéphanie Chaillou, avec son écriture forte, puissante, nous fait entendre la souffrance du père et celle de ses enfants. Elle est tangible. Comme dans le roman, qui est écrit à la première personne, Julien Gosselin se concentre sur le père, qu'interprète Laurent Sauvage. Si les enfants sont bien présents eux aussi, on ne verra que les mots qu'ils disent et qui s'inscrivent sur un écran : on lit leurs interrogations, on lit leur vision des choses, leur mal d'être.

C'est du théâtre récit. Le comédien est seul sur scène, dans l'espace vide, sans aucun moyen, sans aucun artifice de théâtre auquel se raccrocher. Il doit jouer avec les ruptures du texte qui sont aussi celles de la mise en scène : quand le noir s'éclaircit peu à peu, il sera sous la lumière crue, brutale des néons. Dans la brume, on verra peu à peu apparaître l'herbe, cette terre qui fut la sienne, et où il reste profondément ancré. Ici, le théâtre rejoint l'humain.

## Le père

17 SEPTEMBRE 2018

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



*(c) Photo Y.P. -*

Un choc esthétique !

Voici ce que nous propose Julien Gosselin, dans ce spectacle qui fut créé en novembre 2015, au théâtre national de Toulouse.

Le metteur en scène, qu'on a connu depuis dans de « grosses productions » comme *Les particules élémentaires*, d'après Houellebecq, ou la transposition théâtrale du pavé de Roberto Bolaño 2066, le metteur en scène privilégie également les formes plus resserrées.

Dans le cas présent, il a choisi d'adapter le roman de Stéphanie Chaillou, « *L'homme incertain* », dans lequel un agriculteur qui a fait faillite et qui a dû revendre sa ferme questionne la dureté et la cruauté de la réalité.

On le sait, Gosselin aime la radicalité, celle-là même qui va demander des efforts de la part des spectateurs.

Pour lui, « *plus on radicalise, plus on peut toucher* » .

Cet homme, ce paysan qui se raconte, va commencer son monologue dans le noir absolu.

Pendant dix bonnes minutes. L'imparfait de l'indicatif.

Le texte prend alors toute son ampleur, toute sa force, toute sa moelle.

Avec en « fond sonore » (Julien Feryn a réalisé une véritable œuvre musicale itérative qu'on pourrait écouter par elle-même), des accords éthérés de cordes, de voix synthétiques, bientôt rejoints par des percussions, le tout de plus en plus amplifié, jusqu'à un niveau assourdissant. Les infra-basses font alors vibrer les gradins.

Bien entendu, le comédien Laurent Sauvage sera lui aussi sonorisé, sa voix devenant elle aussi de plus en plus forte, à mesure que la rage, la colère éclatent.

Il n'apparaîtra qu'au bout de quelques minutes, très peu éclairé, comme un fantôme, un spectre. Il nous raconte l'histoire de cet agriculteur, qui s'approche de nous au fur et à mesure de son récit désespéré.

Cette première partie est alors saisissante d'intensité. Nous sommes placés comme dans une bulle de récit qui finit par éclater.

Puis, dans un second acte, le comédien reviendra dans un carré de pelouse éclairée au ras du sol par des néons très crus, un morceau de prairie révélé par un procédé que je ne décrirai pas pour ne pas déflorer la surprise esthétique.

Là encore, ce sera un vrai choc !

Laurent Sauvage dit les mots de Stéphanie Chaillou, nous fait partager l'échec de cet homme, sa honte, sa déception.

Il nous dira également la souffrance générée par le regard des autres, celui des membres de sa famille, de ses enfants, notamment.

Le comédien est sévère, ne bougeant pratiquement pas. Le micro a alors disparu. Sa parole est intense, grave. Lui aussi abordera la radicalité contenue dans le roman, et qui n'a pu que plaire à Gosselin. Il nous livre un moment fort.

Ce choc esthétique (je me répète) ne peut laisser personne indifférent. Il faut être particulièrement inspiré, il faut pouvoir ressentir aussi intimement un texte exigeant, parfois austère par certains côtés, pour pouvoir mettre en images et en sons de façon si prenante cette œuvre.

Déjà, en 2015, Julien Gosselin nous démontrait sa capacité à générer des images fortes, qu'il nous jette à la figure comme une claque visuelle, et sa fulgurante maîtrise à faire exister un ou plusieurs comédiens au sein d'un dispositif scénographique et dramaturgique sophistiqué.

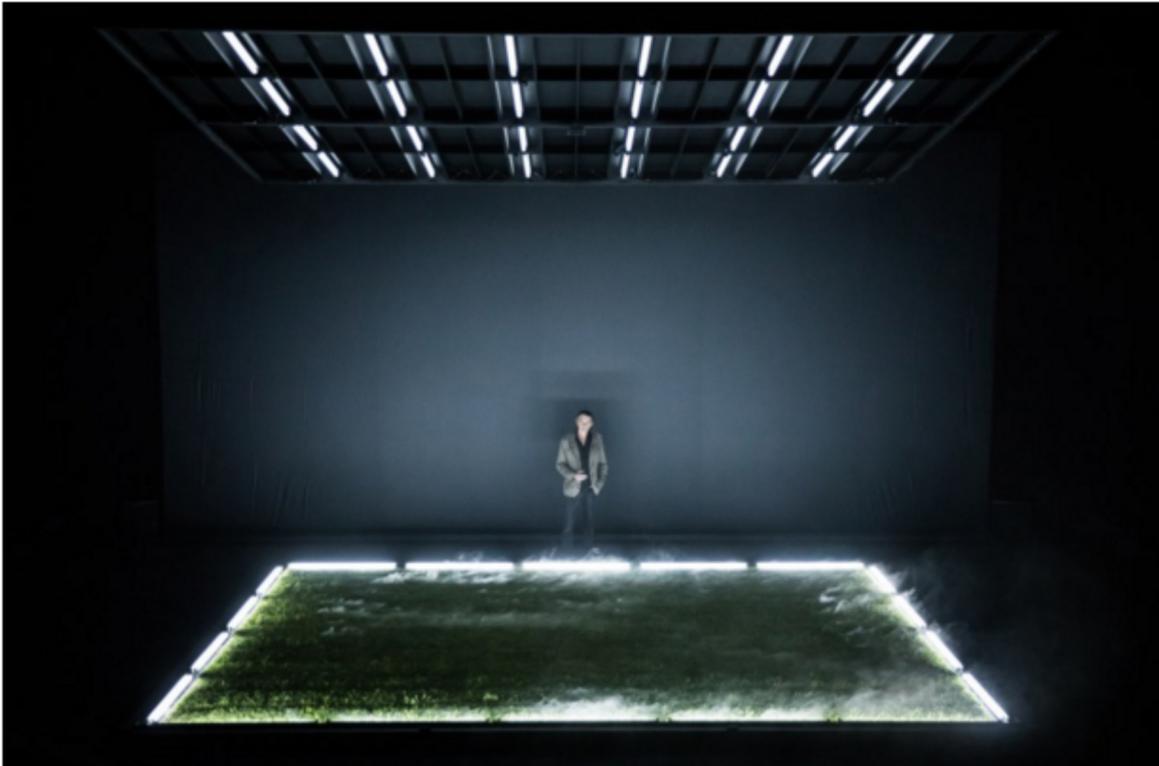
Ici, la technique est vraiment au service d'un texte.

Ce spectacle, même si on est un peu effrayé par un fort niveau sonore et des effets stoboscopiques certes utilisés à très bon escient, fait partie de ceux qui impriment des images qui restent dans l'esprit des spectateurs.

C'est un spectacle, c'est un théâtre contemporain que je vous conseille vivement.

## Le Père, d'après L'Homme incertain de Stéphanie Chaillou, adaptation, scénographie et mise en scène de Julien Gosselin – Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Simon Gosselin



**Le Père**, d'après *L'Homme incertain* de **Stéphanie Chaillou**, adaptation, scénographie et mise en scène de **Julien Gosselin – Festival d'Automne à Paris**

« *Quand j'étais jeune et que je jouais au foot, j'étais heureux. Je courais derrière le ballon. Et rien d'autre ne comptait. Il y avait seulement cette évidence du ballon au milieu du terrain. Le ballon après lequel il fallait courir. Et je courais. Et j'étais heureux.* » Ainsi parle l'ex-paysan *Le Père* – de son enfance sans souci ni conflit.

Ni la campagne, ni les villages, ni l'agriculture, ni l'élevage n'ont disparu, mais leur bouleversement a provoqué le délitement d'une civilisation – progrès technique, machines coûteuses, endettement et compétence comptable d'entrepreneur exigée.

De plus, l'utilisation massive des engrais et des pesticides, le remembrement (1960/70) qui découpe des surfaces à la mesure de la machinerie ont entraîné la suppression de nombreuses exploitations petites et moyennes, d'où un exode rural.

Le taux de suicides chez les agriculteurs est traditionnellement l'un des plus élevés.

C'est dans un tel cadre géopolitique – disparition d'un monde – que s'inscrit *Le Père*, l'histoire à la fois privée, collective et politique d'un échec, une performance poétique de Laurent Sauvage, d'après *L'Homme incertain* de l'auteure Stéphanie Chaillou, orchestrée par Julien Gosselin – acuité visionnaire et révélatrice des maux sociaux.

Dominants et dominés, puissants et misérables, toute société – sauf dans les utopies égalitaires – comprend des repus et des affamés, des abrités et des sans-abri, par la répartition inégale des biens et des moyens de paiement, des riches et des pauvres.

L'échec est une expérience, la sanction objective d'une entreprise engagée, et la victime oscille entre fatalisme et culpabilité, sentiment de la faute et de la responsabilité. Un destin échoit et un homme tombe, s'accusant d'incapacité.

C'est pourtant ce qu'accomplit par la seule force du verbe, en cheminant dans la mémoire, *le Père* – amertume et patience – ,qui fait retour sur soi, analysant son parcours, arrêtant les pleurs de sa femme et répondant aux questions des enfants.

Sentiment de ratage et de dévalorisation intime, l'ex-technicien agricole qui a perdu sa ferme – endettements, liquidation et parution officielle... -, s'interroge lui-même à travers une claire conscience existentielle, face à soi et à l'autre – lecteur ou public.

Innocent et naïf, il s'est trompé, il a cru en la vie, en ses promesses de conte de fée, tombé dans le piège des publicités mensongères et des slogans – *Vivez vos rêves*.

L'identité est fragile, un rien la décontenance puis la détruit, et si elle supporte une telle souffrance de dévalorisation intime, c'est dans le cadre d'un isolement et d'une solitude âcres tandis que les autres, à l'extérieur et sans cœur, parachèvent la chute subie, à coups de médisances, de jugements oiseux à l'emporte-pièce et de mépris.

« Allez-vous en, avec vos deux roues motrices », répond à part soi le narrateur à l'illustration d'une réussite artificielle, la revanche de l'autre qui n'est pas tombé pourtant. Objets ostentatoires de réussite bourgeoise et sociale, vanité des vanités.

*Le Père* a le devoir de protection familiale – femme et enfants – qu'il n'a pu honorer. Il est joué par Laurent Sauvage, artiste associé au Théâtre National de Strasbourg et acteur fidèle des créations de Stanislas Nordey, qui s'empare de la prose poétique de Stéphanie Chaillou avec un « naturel » confondant, entre l'humilité sincère d'un échange privé et la communication authentique avec qui écoute – les spectateurs.

Les mots fusent, ils doivent être déposés sur les choses pour qu'on les perçoive mieux. Nul jeu extériorisé, nulle volonté de s'imposer, un simple être-là en présence.

Laurent Sauvage se tient droit dans la nuit puis dans la pénombre, libérant une parole qui résonne au son de la guitare et d'un fond sonore insistant et enveloppant. Peu à peu, le personnage sort de l'ombre tandis que du lointain, il approche vers le public. Puis il quitte le plateau ; effets lumineux et musique sonore se démultiplient.

Le panneau posé sur la scène se soulève lentement, tiré par des filins d'acier jusqu'au mur de lointain : la lumière se fait sur un carré d'herbe verte cerné de brumisateurs. La parole des enfants advient, une parole sonorisée puis déversée graphiquement sur l'écran – des mots dansants qui font la part belle aux sensations d'un passé lointain, la teneur sensuelle de la vie rustique – souvenirs et émotions :

*« On enregistrait, sans le savoir on enregistrait, les sons, les odeurs, les cris, les mouettes, la mer, le lointain, on disait, demain, demain, on avait un père, une mère, on était petits, quelques centimètres, des kilos, un souffle. »*

L'ex-paysan est empêché d'espérer, or il ne se réduit pas à désespérer. La fraîcheur éternelle du vert paradis survit à la dégradation du monde : *« On avait nos mains, on se les donnait, on se donnait nos mains sur la route, dans la cour, en attendant le car, on se donnait ce qu'on avait, nos mains, nos cœurs, nos billes en verre. »*

Avec ces paroles d'enfance – vision du futur – qui ne cachent ni l'ennui ni la tristesse hivernale rurale, le public reste à l'écoute non seulement des vestiges savoureux de la civilisation paysanne – écologie et défiance à l'égard de la mondialisation -, mais encore à la teneur littéraire et signifiante de l'écriture de Stéphanie Chaillou.

Véronique Hotte

**MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis**, 9 boulevard Lénine 93000 Bobigny, du 13 au 29 septembre, mardi, mercredi et jeudi à 19h30 (sauf jeudi 20 à 14h30), vendredi à 20h30, samedi à 18h30, dimanche à 15h30. Tél : 01 41 60 72 72

SCÈNES

# Réservez : Spectacles à ne pas manquer

12/09/18 13h43

Rubrique hebdomadaire du 12 au 19 septembre



PAR

Fabienne Arvers

## ***Le Père*, mise en scène Julien Gosselin**

Au festival d'Automne à Paris, Julien Gosselin présente deux spectacles aussi différents que possible. Tout d'abord, *Le Père*, un monologue interprété par Laurent Sauvage, adapté de *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou (du 13 au 29 septembre à la MC93 de Bobigny). Forme courte et acteur seul en scène. Puis, la trilogie Don DeLillo créée au festival d'Avignon : 8 heures de spectacle réunissant trois romans de l'auteur américain - *Joueurs*, *Mao II* et *Les Noms* - présentée à l'Odéon - Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier (du 17 novembre au 22 décembre).

## LE PÈRE DE JULIEN GOSSELIN À LA MC93 DE BOBIGNY



On se précipite pour découvrir "Le Père" de Julien Gosselin à la MC93 de Bobigny. Programmé dans le cadre du Festival d'Automne 2018, à la MC93 de Bobigny du 13 au 29 septembre 2018.

Julie Gosselin, le metteur en scène prodige, revient cette année au **Festival d'Automne 2018**, et présente **Le Père**, une création qui s'intéresse au mouvement de retour sur soi, au bilan possible ou non d'une vie. Alors rendez-vous du **13 au 29 septembre 2018** à la **MC93 de Bobigny** pour un beau moment de **théâtre**.

# il y avait nos parents



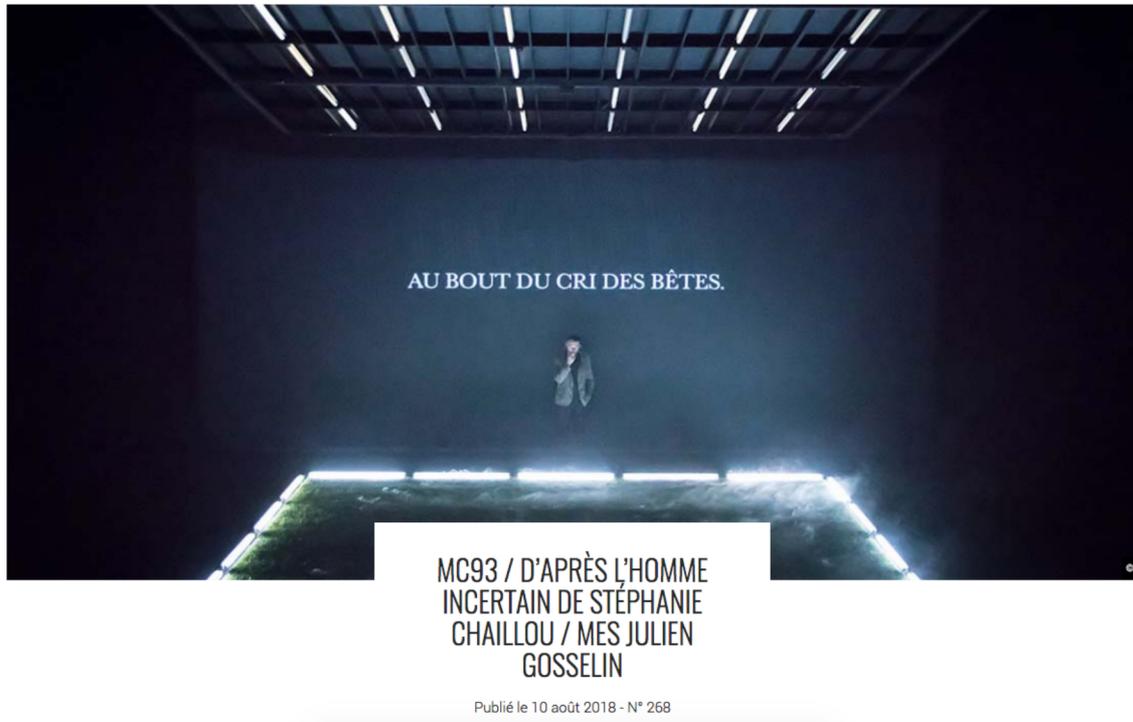
Le pitch : ayant perdu sa ferme suite aux conséquences de la PAC, un homme revient sur son passé, pressé par les questions de ses enfants. Si vous ne connaissez pas déjà le travail singulier du jeune **Julien Gosselin**, voici l'occasion rêvée de le découvrir. **Le Père** est une adaptation du roman de **Stéphanie Chaillou**, **L'Homme Incertain**. Ce spectacle créé en 2015 au **Théâtre National de Toulouse**, revient pour quelques dates à **Bobigny**, toujours avec l'excellent **Laurent Sauvage** sur scène.



A 31 ans, **Julien Gosselin** a déjà frappé plusieurs fois avec des adaptations de romans en spectacles coup de poing. Des oeuvres totales, mêlant poésie, jeu, mouvement, lumière, **vidéo**, **projection** et **musique**. Des moments de pure immersion. En 2013 c'était au **Festival d'Avignon** avec une adaptation des **Particules Elementaires** de **Michel Houellebecq**, 4 heures de patchwork très rock, et en 2016 au **Théâtre de l'Odéon** avec **2666** du poète chilien **Roberto Bolaño**, 11 heures de voyage exalté.

Rassurez-vous, **Le Père** ne dure, lui, qu'une heure et quart! Mais c'est suffisant pour prendre ou reprendre contact avec le style brillant, nerveux et électrisant de Julien Gosselin.

## Le Père



**En parallèle de ses spectacles-fleuves, Julien Gosselin revient régulièrement à des pièces au format plus réduit. C'est le cas du *Père*, d'après *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou, seul en scène interprété par Laurent Sauvage.**

Tandis que son passionnant triptyque *Joueurs, Mao II, Les Noms* autour de Don DeLillo, créé cet été au Festival d'Avignon, entame sa tournée, Julien Gosselin reprend à la MC93 son adaptation de *L'homme incertain*, premier roman de Stéphanie Chaillou, créée une première fois en 2015. Pour l'artiste passé maître dans les grandes aventures collectives, ce texte est un défi. Il s'agit de traduire sur scène ce qu'il qualifie de « *voix pure de tristesse* » : celle d'un agriculteur qui, après la faillite de son exploitation, revient sur sa vie. Études de technicien agricole, achat d'une ferme, mariage, fondation d'une famille... Seul en scène, dans une sobre scénographie, le grand Laurent Sauvage prête son corps et sa voix à ce désespéré. Pour, selon les termes de Julien Gosselin, « *retrouver l'émotion intime que provoque la lecture* ».

Anaïs Heluin